

Art contemporain

L'art contemporain a longtemps tenu à bonne distance les singuliers et irréguliers

Heureusement, tous les amateurs n'ont pas de telles oeillères...



Joe Coleman "I'm Joe's Fear of Disease", exposition Hey à la Halle Saint-Pierre

Le monde de l'art aime trop souvent les cases bien étanches, les artistes classifiables, les mondes réductibles à une grille de lecture classique. D'où une certaine panique face aux artistes bruts, fous ou autodidactes, créateurs d'univers obsessionnels, rétifs au public et a fortiori au marché. Des artistes qui produisent non pas pour un auditoire mais pour eux-mêmes, mus par un besoin irrésistible, parfois pathologique. Aussi l'art contemporain a-t-il longtemps tenu à bonne distance les singuliers et irréguliers.

Heureusement, tous les amateurs n'ont pas de telles oeillères. Il est des lieux, comme la Maison Rouge à Paris, qui font l'école buissonnière, quittent les voies du mainstream pour les chemins de traverse, braconnent vers l'obscur et la magie. Étrangement, depuis quelques années, les rangs de ces amateurs de l'ombre

grossissent de nouveaux acteurs. La Hayward Gallery à Londres proposera en juin prochain une exposition sur les créateurs d'univers. La Hamburger Bahnhof à Berlin présente actuellement les peintures de chiffres de George Widener. Pour son inauguration en avril 2012, le Palais de Tokyo à Paris a montré, au détour d'artistes labellisés "art contemporain", un artiste brut tchèque, Zdenek Kosek, persuadé d'avoir influencé l'élection de Vaclav Havel.

Au moment de la Fiac en octobre dernier, le Museum of Everything a décilié beaucoup d'amateurs contemporains qui prétendaient n'avoir jamais vu ces artistes, dont certains ont pourtant été à l'affiche de la Maison Rouge ou de la Halle Saint-Pierre à Paris. Même les people s'y mettent, puisque l'actrice Josiane Balasko a acquis une œuvre de Francis Marshall à la galerie strasbourgeoise Ritsch-Fisch en 2012 sur la foire Art Paris. La Biennale de Venise orchestrée en juin prochain promet enfin d'accorder une large part aux singuliers.

Deux mondes ontologiquement séparés

Comment expliquer ce rattrapage ? "L'art brut était longtemps enfermé dans un spectre formel, celui édicté par Jean Dubuffet, qui en avait fait un outil de combat contre l'art dominant, explique le galeriste parisien Christian Berst. Lorsque les gens découvrent l'art brut, ils sont étonnés de la richesse formelle et une question revient constamment. Pourquoi nous avait-on caché ça ?" Ce dernier reconnaît pour sa part que 90 % de ses collectionneurs viennent du monde de l'art actuel.

"Les raisons de l'intérêt actuel sont multiples. Il y a un phénomène d'usure. On a l'impression que tout a été écrit, dit, montré. Là, on découvre une histoire parallèle", remarque Christian Berst.

Repu du bling et du clinquant, essouffé par les excès du marché et les yoyos des prix, le milieu de l'art a besoin de se ressourcer dans d'autres paradigmes. "On peut monter une collection avec des moyens corrects, à partir de 2 000-7 000 euros on trouve quelque chose d'important, alors qu'un dessin d'un inconnu qui vient de finir les Beaux-arts, c'est déjà 5 000 euros", ajoute Jean-Pierre Ritsch-Fisch. Est-ce à dire que l'art brut est désormais intégré dans l'art contemporain ? N'allons pas trop vite en besogne. Car les deux mondes sont ontologiquement séparés.

Il existe encore de part et d'autre des résistances fortes, et le milieu de l'art tend à aborder le champ des singuliers par le biais de certains artistes plus apprivoisables, ne serait-ce que sur le plan esthétique. Des artistes qui sont plus originaux que fous, comme Joe Coleman ou ACM. Du coup cet engouement ne risque-t-il pas d'être passager, comme toutes les modes ? Ne regarde-t-on pas aujourd'hui les Vivian Girls de Henry Darger de la même façon qu'on guigne vers l'Inde ou la Chine ? Pour Martine Lusardy, directrice de la Halle Saint-Pierre, la réponse est claire : "On est au pic de la médiatisation de l'art brut, quand on aura passé ce pic, on reviendra à l'essentiel."